

Zeitschrift: Générations plus : bien vivre son âge
Herausgeber: Générations
Band: - (2009)
Heft: 2

Artikel: "J'étais un enfant dangereux... J'ai été traqué."
Autor: Cyrulnik, Boris / Luque, Jean-A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-832195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«J'étais un enfant dangereux... J'ai été traqué.»

Boris Cyrulnik a perdu son père et sa mère dans les camps. Il a lui-même échappé aux nazis par miracle. Le célèbre chercheur français a accueilli Jean-A. Luque et dévoile comment il a surmonté son passé et ses traumatismes.



Derrière son sourire et sa douceur, Boris Cyrulnik cache ses terribles souffrances : «Je ne confie que le bel aspect de moi et, pour le reste, j'essaie de me dépatouiller avec.»

Comment survivre et vivre après l'horreur? Boris Cyrulnik a consacré son existence à étudier la question. Ethologue, neurologue, médecin, psychiatre et psychanalyste, il est un chercheur reconnu internationalement et un vulgarisateur unique: l'homme qui a fait connaître au grand public la théorie de la résilience.

Né en 1937, de parents juifs d'origine russo-polonaise, il a vécu le pire. Et, depuis plus de 50 ans, il donne le meilleur à ses frères humains en essayant d'apaiser leurs blessures.

Installé au bord de la Méditerranée, à quelques kilomètres de Toulon, Boris Cyrulnik nous a reçu en toute simplicité chez lui. Une maison de pierre qui abrite mille et une merveilles: des objets anciens, hétéroclites, venus des quatre coins de la planète. Une véritable brocante aux mille passés recomposés...

De votre passé terrible, vous avez tiré la force pour réussir votre vie tant familiale que professionnelle. Vous êtes

connu et reconnu. Et pourtant, vous affirmez ne pas être un terrible exemple de résilience...

Je donne de moi une image que je ne maîtrise pas très bien; une image composée en grande partie par les journalistes. Mais je ne leur confie que le bel aspect de moi et, pour le reste, j'essaie de me dépatouiller avec.

Par pudeur?

Je ne sais pas si on peut le formuler ainsi. Dans la vie quotidienne, quand vous entrez en relation, vous ne dites pas tout de vous. Quand je me lie professionnellement, amicalement, ou simplement en termes d'image, je ne donne de moi que ce qui appartient à la relation. Donc une relation est déjà une sélection des informations. Il ne s'agit pas de mentir: je choisis en moi les morceaux vrais qui composent ma chimère, une image de résilience.

De toute façon, la résilience n'est pas liée à la réussite sociale. Très souvent, cette réussite constitue le bénéfice secondaire d'une névrose. Les gens, qui brillent

socialement, ne pensent qu'à ça, se montrent obsédés, renoncent à l'amitié, à l'affection. Leur réussite tient de cette amputation de la personnalité. Non, la réussite sociale n'est pas un critère de résilience.

Pour revenir à votre passé, comment avez-vous survécu aux événements entourant votre enfance, la rafle, la

séquestration dans la synagogue de Bordeaux?

Quand j'ai été arrêté par les gestapistes, je n'avais absolument pas peur. Au contraire, j'étais très intéressé par ce qui m'arrivait. Juste étonné. Je trouvais que les adultes étaient des gens vraiment pas très sérieux...

J'avais 6 ans et demi. Il y avait six ou huit personnes avec des chapeaux, des revolvers. Ce n'est

que bien longtemps après que je me suis posé des questions et que j'ai compris pourquoi ces gens portaient des lunettes noires: ils ne voulaient pas être reconnus, c'était peut-être des voisins qui m'avaient dénoncé.

Mais, sur le moment, mettre des lunettes noires pour arrêter un enfant, des soldats en armes dans le couloir, la rue barrée par des convois... ça n'avait pas de

sens pour moi. Je n'avais pas cette représentation, cette réflexion possible.

Comment avez-vous sauvé votre peau?

Je savais au fond de moi que j'étais condamné à mort, que nous allions tous mourir. La seule solution, c'était de m'échapper. Enfermé dans la synagogue de Bordeaux, j'avais repéré qu'il y avait une corniche dans les sanitaires, que l'on pouvait se blottir dans une encoignure sous le plafond. J'ai grimpé, mis les pieds dans un coin et le dos contre le mur. Je suis resté coincé. J'étais étonné de tenir ainsi sans fatigue. Les alpinistes connaissent bien ça, c'est le principe des cheminées.

Les gestapistes et les Allemands ont ouvert la porte des toilettes et aucun n'a pensé à lever la tête. Ils ont inspecté la pièce, mais pas songé à regarder au plafond. Voilà, c'est aussi simple que cela.

Et ensuite?

J'ai attendu qu'il n'y ait plus aucun bruit. Une fois le silence revenu, je me suis laissé tomber. Je suis sorti. Il y avait encore des Français, qui parlaient entre eux; des soldats qui rangeaient leurs armes. Aucun ne s'est occupé de moi.

A ce moment-là, j'ai croisé une infirmière de la Croix-Rouge qui distribuait des boîtes de lait condensé, des boîtes de lait Nestlé. Quand elle m'a vu dehors tout seul dans la rue, elle a tout de suite compris. Elle m'a fait signe de venir vers elle. Dans une camionnette, il y avait une dame en train de mourir sur un matelas. Elle a soulevé la couche et j'ai plongé dessous. Et le fourgon a démarré avec la dame mourante sur le matelas et moi dessous...

Votre vrai traumatisme est davantage lié à la disparition de vos parents qu'à cet épisode.

Tout à fait. L'évasion, c'est l'aventure spectaculaire. Dans ma mémoire, c'est un film d'aventures. Et même après la guerre, je me suis servi de ce film comme d'un facteur de résilience, pour me donner confiance. L'engagement de mon père dans la Légion étrangère n'a pas été forcément traumatisant. J'ai plutôt le souvenir d'en avoir été fier.

Le trauma, c'est l'extinction de ma mère qui a dû être très malheureuse. A cette époque-là, quand un homme s'engageait, il n'y avait pas de protection sociale. Si elle n'avait pas de famille, personne ne s'occupait d'elle. Probablement ma mère est-elle restée seule avec moi. Elle a dû cesser de rire, de parler. Elle s'est éteinte moralement avant de disparaître physiquement après son arrestation.

Et après, impossible d'en parler...

Jusqu'à la fin de la guerre, j'ai été traqué. On venait me chercher au milieu de la nuit parce que j'étais un enfant dangereux... Cette traque, le silence dans lequel je vivais et l'impossibilité d'en parler simplement m'ont également traumatisé.

Après la guerre, quand Dora, une tante, m'a retrouvé, tout le monde disait que ce que j'avais vécu était affreux. Mais quand je voulais en parler, on me répondait: «Arrête! La guerre est finie.» Et là, au fond de moi, je me disais: «Ça doit être grave.»

Des inconnus qui veulent tourner la page, d'accord, mais votre tante? Elle vivait cela comme un poids?

Il y a eu deux survivants dans ma famille. Une tante et un oncle qui s'est engagé dans la Résistance à 16 ans. Eux-mêmes avaient perdu toute leur famille: frères, sœurs, parents, cousins. J'ai appris longtemps après que ma



Le psy parle pudiquement de sa maman qui «a dû être très malheureuse. Ma mère a dû cesser de rire, de parler. Elle s'est éteinte moralement avant de disparaître physiquement».

tante elle-même avait été arrêtée. Elle n'en a jamais parlé. J'ai appris encore plus récemment que mon oncle avait libéré Grenoble à la tête d'un bataillon à l'âge de 20 ans. Lui non plus ne s'en est jamais ouvert.

Cette parenté vous a-t-elle aidé dans votre processus de résilience?

Ma tante a 92 ans, elle est fragile, et mon oncle a 85 ans. Ils ont tous deux été des tuteurs de résilience grâce à une stabilité affective qu'ils m'ont apportée

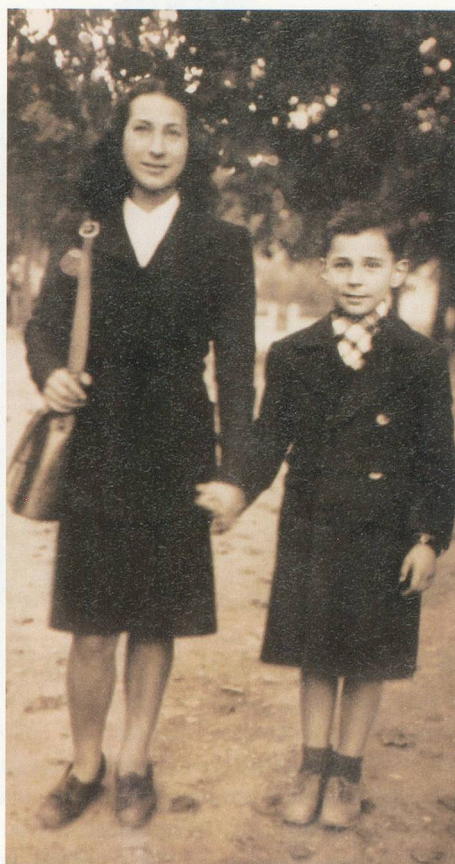
à partir de l'âge de 10 ans. En pointillé, évidemment, parce qu'à 10 ans, ma personnalité était déjà constituée.

Lui a été plus important, dans la mesure où je le voyais moins mais où il m'invitait en vacances, au camping, organisant des activités communes, agréables; il m'apportait aussi des journaux. Ils ont joué un rôle important dans ma vie alors qu'eux-mêmes étaient en difficulté.

Et la foi? Peut-elle agir comme un tuteur de résilience?



Le petit Boris avec sa mère Nadia, avant qu'elle ne le confie à une pension pour lui éviter la déportation.



Agé de 10 ans, le jeune enfant a été recueilli par sa tante Dora qui est devenue sa «mère d'accueil» et l'a élevé après la guerre.

« Si tu te retournes sur ce qui s'est passé, le sel de tes larmes va te pétrifier »

Beaucoup de gens disent que la foi les a bien protégés. Mais la protection n'est pas toujours un tuteur de résilience. En ce qui me concerne, je n'ai pas eu la foi même si j'ai eu une éducation très catholique.

Pendant la guerre, j'étais parfois dans des institutions catholiques, caché par des religieux. Si j'ai pu survivre, c'est grâce à des chrétiens qui m'ont caché. Et c'était grave pour eux. Beaucoup ont perdu la vie pour avoir caché un enfant juif. Nous étions des enfants dangereux. J'étais un

enfant dangereux. Ce fait m'a traumatisé.

Pourquoi vous en êtes-vous sorti et d'autres pas ?

Toute mon enfance, je n'ai pas été à l'école. Si j'y avais été,

ce dont je n'avais pas le droit, j'aurais été arrêté, je serais mort. Je ne savais pas lire. Mais j'avais une Bible avec des planches de Gustave Doré. Je regardais les images tout le temps. Il y a deux images qui sont restées dans ma mémoire. La première, c'est que Dieu est d'une cruauté extrême: il tue des enfants, il égorge, il écrase des armées, il noie des armées égyptiennes sous les flots et semble content qu'il y ait des milliers de morts.

La seconde, c'est cette image de Loth. Elle est restée imprimée dans ma mémoire parce qu'elle parlait de moi. Cette image-là, je me l'étais fait expliquer. C'est Loth et sa femme fuyant Sodome incendiée. Et Dieu qui lui dit que s'il se retourne, il sera transformé en statue de sel. Et la femme de Loth s'est retournée et s'est transformée en statue de sel.

Tout un symbole...

Pour moi, l'interprétation était évidente: avec ce qui t'est arrivé, regarde devant, devant, devant... Travaille! Si tu te retournes sur ce qui s'est passé, le sel de tes larmes va te transformer et tu vas être pétrifié. Du point de vue des théories de la résilience, c'était pas mal vu puisque je n'avais que 8 ou 9 ans. Déjà les prémices.

Quant à ceux qui ne déclenchent pas un processus de résilience, ce sont ceux qui se pétrifient, restent prisonniers du passé, revoient des images de cauchemars; ils ne pensent qu'à ça et dès qu'ils voient un événement, il vient leur rappeler leur passé. Ils ne s'en sortent pas. Ils sont pétrifiés, privés du dynamisme de la vie. ♦

Pour découvrir Boris Cyrulnik

Sous le Signe du Lien, Hachette, 1989

Un Merveilleux Malheur, Éditions Odile Jacob, 1999

Les Vilains Petits Canards, Éditions Odile Jacob, 2001

Autobiographie d'un Epouvantail, Odile Jacob, 2008,

Je me souviens... L'Esprit du temps, 2009